

POLITIQUE DE LA PAROLE

Youcef Boudjemai

ERES | *Empan*

2012/3 - n° 87
pages 107 à 113

ISSN 1152-3336

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-empan-2012-3-page-107.htm>

Pour citer cet article :

Boudjemai Youcef, « Politique de la parole »,
Empan, 2012/3 n° 87, p. 107-113. DOI : 10.3917/empa.087.0107

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Politique de la parole

Youcef Boudjemaï

Le travail social a toujours été soucieux de l'accomplissement de ses tâches, comme de ses résultats. À différentes époques, il n'a cessé de « faire commerce » de ses « états » de qualité et de performance, en cherchant à rendre compte de sa légitimité, selon les règles de sa propre comptabilité. C'est dire que, pour lui, la performance, comme mesure d'efficacité, est loin d'être une nouvelle question.

Chaque époque possède sa façon d'en rendre compte. Toutefois, depuis une douzaine d'années, le climat a considérablement changé et, avec lui, ses propres « lignes de compte ». Aujourd'hui, force est de constater que le renforcement outrancier des nouveaux appareils de la performance (certification, bonnes pratiques, démarche qualité, évaluation, méthodologie du projet, contractualisation...) s'apparente à un dogme dont le risque est plus élevé que les bénéfices escomptés.

Car cette performance s'est progressivement instituée comme un nouvel « empire de la vérité », pour reprendre l'expression de Pierre Legendre. De ce

fait, elle n'instaure pas seulement dans le travail social ses logiques procédurales et marchandes, elle prétend résoudre la complexité du social en se réappropriant les enjeux et les représentations de la relation d'aide. La performance s'impose ainsi sur la base d'une vérité proclamée en faisant l'économie de sa justification. Bien plus qu'une pratique, la performance est également un discours en tant qu'il est constitutif d'un acte langagier participant de l'institutionnalisation d'un réel envisagé sous l'angle du langage. La performance ne se contente pas d'un agencement de mots. Elle se pose comme le « geste » de l'ensemble des signes et des représentations qui forment le corps social. Sous couvert d'un cadre assurantiel, il s'agit de domestiquer la profusion de discours qui singularise le travail social. L'entreprise ne vise pas seulement à instituer les vies ordinaires du malheur dans la rupture du pacte social de la communication, elle marque la relation d'*assistance* par le renoncement d'une parole à soi. La performance drapait la parole subjective du voile policé de la communication qui exclut radicalement l'intimité.

ACTIVITÉ LANGAGIÈRE, IDENTITÉ NARRATIVE

Or, le travail social répond avant tout à une activité langagière par laquelle l'identité de chacun (professionnel et usager) se construit et parfois se défait. Dans un contexte où l'acte éducatif est gagné par la visée de la norme et de la disciplinarité langagière, une *politique de la parole* fondée sur une clinique sociale du sujet passe par la reconnaissance de l'identité narrative des « sans voix », en les aidant à se réapproprier une parole qui ouvre sur une expérience de l'altérité, attestant de la présence au monde dans sa dimension symbolique.

Le présent texte prend appui sur diverses expériences professionnelles dans des lieux d'accueil et d'écoute en direction de la jeunesse. Son propos porte sur la fonction de la parole au cours des interactions qui engagent, dans un rapport asymétrique, entre deux sujets : le professionnel et le jeune en situation de *dépendance*. Ce qui nous importe ici, c'est l'attention, dans ce « phénomène » humain, à ce qui se montre tel quel, qui émerge à partir de pratiques relationnelles mobilisant le rapport à la parole. Saisir cette parole de l'autre telle qu'elle se donne en soi, se fait entendre, nous concerne, nous accapare du poids de sa souffrance, comme de la charge de son enthousiasme. Apprendre, sans visée interprétative préalable, de cette parole qui nous effleure de son déploiement et nous ouvre à la conscience d'une réalité dont l'essence désigne l'intimité de l'individu.

Le travail de l'éducateur implique d'assumer une place à laquelle se rattache une production de la représentation de l'autre dans sa dimension langagière, en ce sens que la prise de parole est définie par la nécessité de produire une représentation.

Si la proximité relationnelle avec les usagers lui assure a priori une légitimité,

celle-ci manifeste néanmoins une fragilité dès lors que son énoncé passe du registre de l'analyse « ordinaire » à celui de l'analyse « spécialisée ». Placée sous l'autorité de savoirs « légitimés », et ne pouvant s'autoriser d'une clinique de l'acte éducatif, sa production langagière est reléguée au registre du profane. La conquête d'une position d'énonciation légitime suppose donc une clinique sociale qui s'inscrit dans la rupture avec les pratiques langagières de la performance, lesquelles ne se contentent pas de produire un discours sur les usagers. Elles assignent également ces derniers à un statut qui, sous la neutralité feutrée des mots, charrie sa part de stigmatisation. Cet acte de désignation procède par la marque du manque, de l'incapacité, du déficit. Cette performance, qui opère par captation langagière, finit par dépouiller l'individu de son identité, le réduisant alors à la qualité de la prestation. Les usagers ne sont représentés que pour autant qu'ils sont *parlés*. Ils ne sont plus sujets d'un discours, ils sont l'objet dans un discours qui est tenu sur eux, leur assurant en retour une identité de l'extérieur. Il y a ainsi un lien étroit agissant entre la pratique des travailleurs sociaux et les représentations qu'ils se font de la population « en charge ». La contamination des pratiques de désignation par la performance finit par institutionnaliser les « situations d'écarts » en masquant le rôle idéologique du langage dans la détermination des rapports de pouvoir à l'œuvre dans la parole.

CRISE, CONFLIT, PAROLES ÉPROUVÉES

Les usagers ne se définissent pas ; pas plus qu'ils ne s'identifient aux statuts produits par les professionnels qui les entourent. Il convient d'écouter ce que disent les jeunes ou les adultes en situation de pauvreté, plutôt que de *s'acharner* sur la « pathologie » de leur langage. La tâche vitale du

travail social, dans sa mise en critique sociale des formes de subordination, est de se demander pourquoi ce sont davantage les pauvres qui font l'objet d'étude dans leur « dysfonctionnement social ». Seraient-ils des victimes prédestinées dont la passivité les rend incapables de réaction ? La misère sociale et existentielle serait-elle devenue un destin qui appartient au décor de notre quotidien au point de ne plus entendre la parole des « sans voix » ? L'institutionnalisation du malheur social n'a-t-elle pas abouti à l'aseptisation de la révolte et du sentiment de responsabilité à l'égard de ceux qui sont exclus du jeu social ? Sommes-nous attentifs à la parole éprouvée de l'usager quand elle exprime la douleur des épreuves d'une réalité à la fois intime et publique ? Quel sens cette adresse a-t-elle pour nous ? Il ne s'agit pas, ici, de dire et de défaire l'autre, de le faire parler à la première personne pour le sortir de sa subordination subjective, mais de restituer une proximité répondant à la sollicitude des mots qui viennent d'un monde à la fois partagé et *différent* du nôtre.

Dans ces états de crise, de relations de conflits, le langage bute dans son accès au réel. Les mots trébuchent, s'effondrent. Ils ne nous aident plus à élucider notre condition. Dans leur vacillement, ils nous entraînent dans l'imprévisible et la désolation morale. Ces moments de tourment, de détresse, de plainte, d'amertume ou de rancœur, entachés d'excès, de débordement, sont aussi des événements dont le poids de la douleur renvoie au sentiment d'abandon et de perte.

Ce sont également des épreuves existentielles qui sont annonciatrices d'un dénouement pouvant basculer, soit vers la désillusion et l'ébranlement des croyances, soit vers l'ouverture de la conscience à une expérience existentielle d'un temps de

remaniement psychique ; car la crise est aussi signe de vie. Au cœur de ces instants de fragilité s'engage une mutation des sentiments qui introduit à une nouvelle intersubjectivité.

Ces situations de mal-être expriment le plus souvent, chez le jeune, l'inquiétude de l'être humain dans son rapport au langage. Quand les mots viennent à manquer, manifestent une fragilité, cognent contre la surdité de l'autre ou attestent de leur impuissance à nommer la souffrance, alors la déstabilisation de notre représentation du monde nous envahit. Ces événements qui affectent notre présence au monde appellent, dans un instinct de vie, le besoin de mise en ordre des mots. L'enfant découvre le monde à travers le langage régnant que lui dicte son entourage. Adolescent, il se confronte au langage des adultes auquel jusqu'alors il s'est confié, mais qui, dans l'obscurité de la crise, lui paraît dépourvu d'authenticité.

ORDRE ET DÉSORDRE DES MOTS

Dans cette inquiétante traversée, certains jeunes s'accrochent au pied de la lettre de la parole. Ils prennent pour « argent comptant » la moindre parole à leur adresse. Qu'une porte se ferme derrière une parole qui froisse, ils s'engouffrent dans la déchirure des mots. L'usage de la parole est du coup saisi, avec effroi, par le « manque de parole » de l'adulte. S'effondre alors la croyance en une parole authentique par laquelle l'interlocuteur les comprend, en faisant sien leur langage, et en leur donnant préséance sur lui.

Dans la crise, les adolescents cherchent, parfois en vain, à rompre le silence, fût-ce même par un cri sourd. Certains désespèrent de ne pas trouver en face d'eux un adulte pour le prendre à témoin de leur souffrance. La violence des mots n'y suffit

pas. Elle apparaît à la fois comme une tentative d'adapter le moi à un monde qui se dérobe, et comme une manifestation qui témoigne de l'impuissance à se réaliser dans le langage. Pour autant, il serait vain de croire en une communication parfaite, car celle-ci impliquerait une fusion des mots dans laquelle ces derniers perdraient le sens de leurs limites. Le rôle de l'éducateur est de permettre au jeune de faire l'expérience d'une parole à l'épreuve du manque. C'est bien connu, les gens qui se comprennent n'ont rien à se dire. Ils sont accordés les uns aux autres par leur commune *insignifiance*.

Un des enjeux majeurs consiste à offrir aux jeunes un espace de réflexion sur la portée de la parole par lequel ils peuvent entrevoir que ce ne sont pas seulement les autres qui « manquent de parole », mais aussi celui qui s'engouffre avec les autres dans le malentendu. Le langage nous sert à ciseler la réalité pour trouver l'exactitude des mots de l'énigme de nos propres incertitudes. En cela, la parole humaine est constamment en acte. Ce travail permanent a pour fonction d'assurer l'insertion dans le monde et de veiller à la réalisation de la communication dans la singularité de chaque situation. Car le monde n'est pas donné une fois pour toutes, il se constitue *mot à mot*. Le monde s'offre à nous comme un ensemble de significations dont le sens s'opère au niveau de la parole. Le langage, c'est le réel, par quoi, selon Sartre, nous acceptons de nommer notre « situation » dans le monde des mots, celui des valeurs et des êtres. Le travail social vise à accompagner les personnes dans ce travail de nomination pour leur permettre d'exister dans le langage. C'est par les mots que les choses et les êtres prennent forme. Le langage a pour fonction de nouer, par les mots, les rapports par lesquels se constitue l'ordre du monde. Les failles, les manques

ou les déséquilibres du langage apparaissent toujours comme les signes d'un vacillement dans le rapport aux codes des dénominations définissant l'ordre social. L'ordre et le désordre sont affaire de mots. La mise en ordre des mots vise autant la quiétude de la pensée que le tourment des rapports avec autrui.

POLITIQUE D'HOSPITALITÉ

La politique de la parole est celle par laquelle chacun est sommé d'assumer pour son compte une parole qui soit éminemment sienne, en attestant de son être. Cette politique ouvre à « l'apprentissage » d'une parole en acte par lequel le jeune peut mesurer que les mots ne mentent pas, mais que c'est plutôt l'engagement pris à leur égard qui révèle le manquement. Les mots ne sont redevables que de cet engagement que l'on prend. Faire cet « apprentissage », c'est construire par la parole en acte le monde où le jeune s'engage. Car la parole n'est pas seulement un moyen d'expression, elle est un élément constitutif de la réalité humaine par lequel nous signons notre présence au monde. Elle exprime le style de dévoilement de notre intériorité.

La politique de la parole est celle-là même qui mise sur une écoute reconnaissant l'acceptation inconditionnelle d'autrui. Or, la formation des travailleurs sociaux privilégie davantage l'exercice discursif que l'humilité de l'écoute. Nous avons tendance à considérer, selon Plutarque, « que l'usage de la parole requiert apprentissage et pratique tandis que l'audition, elle, est une éternelle source de profit, quelle que soit la manière de s'en servir ». Quand nous ne savons pas écouter et sommes habitués à tirer profit de la parole des personnes, particulièrement les plus vulnérables, notre parole s'en trouve sans enracinement. Parler moins pour mieux entendre, et du silence en faire, selon Sophocle, « l'orne-

ment assuré » d'une attention propice et bienveillante. Apprendre plus à penser qu'à parler en écoutant, et se garder de l'avidité de la logorrhée qui nous enivre de sa sonorité, nous entraîne dans le vertige des mots et nous bascule dans la surdité de ses propres mots. Le défaut de l'écoute devient alors une affaire de surestimation de soi-même, le fait de petits maîtres faisant profession d'avoir tout compris quand nous savons que les mots ne donnent pas accès direct à la vérité de l'autre. C'est dire que l'écoute est aussi l'affaire du souci de soi. L'adolescent qui pousse la porte sait que, dans sa demande d'écoute et de parler l'événement qui l'affecte, il engagera sa parole. Accueillir est un acte qui traduit une politique d'*hospitalité* par laquelle le jeune n'a pas à justifier de sa situation, ni à décliner son identité. Il sera entendu sans obligation ni contrepartie et il n'aura pas de compte à rendre sur ce qu'il attend ou obtient. Chacun donnant à l'autre l'*hospitalité* essentielle, dans le meilleur de soi. La clinique du sujet social implique une politique d'*hospitalité* permettant à l'usager de se soustraire momentanément de certaines épreuves matérielles et administratives, et de lui offrir, dans le cadre d'une relation d'aide, empreint de sollicitude, la possibilité de laisser se déployer une parole subjective. Cette politique de la parole est également affaire de dignité, celle d'une présence dans le lieu qui n'a pas à devoir exposer son intimité pour être entendue.

La dignité interroge toujours la nature du rapport à l'autre, surtout quand celle-ci se structure autour d'une demande qui occulte la relation de pouvoir ou de domination entre des parties en situation inégalitaire, entre celui qui est en difficulté et celui qui est censé y répondre. L'absence de dignité naît aussi de ce sentiment d'exister comme un problème, une charge, pour l'autre. Être un fardeau pour l'autre, c'est vivre dans la

privation qui affecte la conscience de celui qui se trouve en état de dépendance. Quand ce sentiment est éprouvé à l'adolescence, il conditionne plus ou moins profondément l'entrée dans l'âge adulte.

ACCUEIL DE LA PAROLE, ALTÉRITÉ

La politique de la parole questionne en permanence la représentation de l'autre, surtout quand ce dernier se présente sous le visage de la jeunesse. Dans l'accueil, si l'autre ne se dérobe pas à notre regard, il échappe néanmoins à notre volonté de savoir. L'autre ne s'offre jamais à nous dans la transparence. D'autant plus que le propre de la construction identitaire chez l'adolescent est d'emprunter des chemins de traverse qui bousculent les certitudes des adultes. Les manifestations publiques des différentes catégories de jeunes, au cours de ces dernières années, expriment ce besoin de résister aux clichés qui les entourent, de déconstruire la distance entre les représentations et les réalités.

L'accueil qui suppose d'emblée l'identité de la personne qui franchit le seuil de la porte bute contre sa propre prétention. Ce qui importe réside moins dans l'approche « clinique » qui fait *cas* de l'autre que dans l'accueil d'une expérience humaine par laquelle s'exprime une subjectivité ouvrant à une possible rencontre. Dès lors, il ne nous appartient pas de codifier le jeune, mais de nous « confronter » à une tentative de compréhension de l'autre à travers la parole qui entoure l'événement qui l'affecte. Quelle que soit la raison de la venue d'un jeune, sa présence nous ramène toujours à l'ordre d'une expérience humaine qui nous interroge sur ce que veut dire exister au seuil de l'âge adulte. Nous ne pouvons partir d'une conception dogmatique de l'existant afin de déterminer comment cet autre s'y articule. L'autre est celui que nous ne pouvons pas inventer. Il

résiste de toute son altérité à la réduction du même. Il est quelqu'un qui ne « s'invente » pas. Il est visage en tant qu'expression de quelqu'un d'unique. L'autre, en tant que personne, ne peut pas être nu, à découvert. Il est une énigme qui se révèle ou ne se révèle pas, qui s'ouvre ou ne s'ouvre pas dans son opacité. Mais il n'apparaît dans la réalité de son visage que dans l'adresse d'une parole qui lui est éminemment propre. « Dans toute relation humaine, écrit Henri Maldiney, nous nous apprenons à travers notre réponse à l'appel de l'autre et à travers la réponse de l'autre à notre interpellation, mais non pas dans un exact partage. Quand l'autre que moi, auquel je m'adresse, m'interpelle en retour par sa parole ou par son mutisme, il y a en lui quelque chose qui m'interpelle dans mes propres termes, parce qu'en lui, j'entends l'autre de moi. Aussi, notre être propre est en jeu dans notre être de l'autre. » Le détour d'autrui nous ramène toujours à soi. Le travail social a pour tâche de contribuer à cette prise de conscience qui œuvre à la sollicitude, à la révélation de soi dans son rapport à l'autre.

L'accueil de la parole trouve sens dans cette altérité-là : « Face à ma parole questionnante, écrit Levinas, l'expression d'autrui ne peut se figer en une réponse définitive, qui comblerait mon attente. La parole noue ainsi dans la relation deux sujets, où l'un et l'autre ne sont unis ni par une synthèse de l'entendement ni par la relation de sujet à objet, et où cependant l'un pèse ou importe, ou signifie à l'autre, où ils sont liés par une intrigue que le *savoir* ne saurait ni épuiser ni démêler. » Un accueil, une écoute qui se gardent de toute tentation d'exclusion et de confusion des paroles. Dans la parole, chacun donne à l'autre l'hospitalité essentielle car les mots témoignent de notre être et de notre capacité à nous ouvrir à l'autre.

SATURATION

DES CADRES INSTITUTIONNELS TRADITIONNELS

Les cadres institutionnels traditionnels par lesquels nous tentons d'accompagner les vies invisibles, subordonnées, sont politiquement saturés. Judith Butler nous rappelle que ce qui fait une vie humaine ne tient pas seulement à la nature de cette vie, mais s'impose toujours depuis ce qu'elle nomme « les opérateurs de pouvoir », qui habitent des vies ou au contraire les délégitiment. Une clinique du sujet social s'intéresse d'abord à ces vies aux identités négatives, auxquelles est niée leur part de subjectivité, à ces vies altérisées, comprises comme des vies qui ne nous *regardent* pas. Cette clinique qui se donne, selon Guillaume Leblanc, comme une « forme institutionnelle » du soutien social a pour ambition d'accompagner les sujets vulnérables vers la reconnaissance sociale en contribuant à la restitution de leur voix singulière dont l'absence était aussi une absence à soi. Il s'agit, par cette réappropriation de la prise de parole comme propriété fondamentale de soi, de favoriser une parole créatrice qui défait les assignations identitaires narratives par la remise en cause des représentations instituées. Cette clinique suppose que la parole interpersonnelle soit vécue sur le mode de la réciprocité. La compréhension n'est possible que si chacun s'engage à faire de la parole une expérience par laquelle nous accueillons ce qui nous atteint et nous touche au cœur de notre manière d'être au monde. Dans ce rapport, j'accepte de me livrer au péril d'autrui, malgré les différences sociales. Chacun s'efforce de protéger son intimité, mais il appartient à chacun, par la mise en jeu de ses ressources intimes, de trouver la voie d'accès à son interlocuteur.

La clinique du sujet social prend appui sur une approche multiréférentielle qui a, selon

l'acceptation de Jacques Ardoino, le mérite de poser la question de l'hétérogénéité des regards portés sur les usagers. Cette pluralité de regard et de compréhension suppose une diversité de langages qui ne doivent pas être réduits les uns aux autres, parce qu'ils déclinent des paradigmes bien distincts. Cette option tourne le dos au retour fracassant de la conception positiviste et techniciste qui objective l'utilisateur dans son comportement.

Dans un contexte de crise des significations imaginaires sociales où la performance s'apparente à un nouveau conformisme généralisé, penser une politique de la parole, c'est accompagner la clinique du sujet d'une critique sociale à l'endroit des politiques sociales qui configurent un travail social normatif. C'est contribuer avec modestie et « invisibilité » à l'émergence de nouvelles institutions de l'*autonomie*.